

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Ce jeu de l'amour et du hasard est une merveille d'accomplissement et de finesse pour des jeunes acteurs sous la houlette de Benoît Lambert.

Un plateau qui est divisé en deux parties égales : à gauche, un jardin tout en pente, d'un vert éclatant. A droite, une pièce à l'atmosphère poussiéreuse, avec son alignement de tables, d'animaux empaillés et de crânes, qui tient à la fois de la bibliothèque, du laboratoire, et du cabinet de curiosités. C'est dans ce lieu encombré et étouffant, symbole du monde d'hier, que se dévoile l'intrigue du *Jeu de l'amour et du hasard* : Orgon a décidé de marier sa fille Silvia à Dorante. Engoncée d'une robe de mariée, celle-ci s'en plaint amèrement à sa servante, Lisette. C'est que le mariage n'est pas pour elle, esprit libre et angoissé qui redoute l'asservissement à un époux, bien que celle-ci ait, dit-on, les plus grands les plus grandes qualités. Elle craint le double visage des hommes : doux, amères et spirituels en société, brute colériques dans l'enceinte de leur foyer. La jeune femme propose alors un plan à son père, qui l'accepte : elle se présentera sous l'habit de sa servante à Dorante lorsque celui-ci viendra la rencontrer, pour pouvoir l'observer à sa guise, et décider ou non de l'épouser. Mais Dorante, de son côté a eu la même idée. C'est sous les habits de son valet, Arlequin, et sous le nom de Bourguignon, qu'il apparaît ainsi au domicile de Silvia. Les deux jeunes gens se plairont sous leurs déguisements, comme se plairont leurs domestiques. Prenant conscience du travestissement de son fiancé, Silvia décidera de tester jusqu'au bout de la sincérité de ses sentiments, et ne lui dévoilera son identité qu'une fois rassurée.

Intelligente, la mise en scène vivifiante de Benoît Lambert donne au texte de Marivaux son sens le plus actuel. A l'heure où les jeux de séduction, sur les réseaux sociaux ou les applications de dating, se font sous le couvert de pseudos ou d'avatars, les dialogues entre chaque couple -faux domestiques d'un côté, faux maîtres de l'autre-, dans lesquels chacun tente de souder l'autre en se dévoilant le moins possible, résonnent avec une pertinence toute particulière. C'est du côté jardin, -celui du coeur?- que les amoureux se jugent, se jaugent, badinent et se conquièrent. Ils bondissent, rugissent, courent, s'évitent et se retrouvent, dans un réjouissant ballet où l'humour du texte fait mouche. En voie de professionnalisation, les quatre comédiens choisis pour incarner ces novices de l'amour (Rosalie Comby, merveilleuse Lisette, Edith Mailaender, Malo Martin, Antoine Vincenot) expriment avec une énergie réjouissante la candeur et le bouillonnement de leurs personnages, sous le regard malicieux et un brin sadique des très expérimentés Orgon (Robert Angebaud) et Mario (Etienne Grebot), le frère de Silvia. La disposition scénique comme la gestuelle des acteurs - maladresse comique des domestiques, maîtrise corporelle des maîtres - rendent surtout très convaincante la lecture brechtienne que Benoît Lambert, après *Tartuffe*, monté en 2014, fait du texte de Marivaux : une histoire dans laquelle servants et valets ont caressé un instant le rôle de s'élever socialement, avant d'être ramenés à leur modeste condition. Il n'y a pas de hasard dans la fabrication d'un couple, nous dit cette pièce pétillante où chacun finit par regagner son rang. Pas de hasard, non, mais de l'amour euphorisant, et c'est sans doute déjà beaucoup.